

Coeurs mathématiques

Dominique Raymond

Number 326, Winter 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92114ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Raymond, D. (2020). Review of [Coeurs mathématiques]. *Liberté*, (326), 68–69.

Cœurs mathématiques

Dominique Raymond

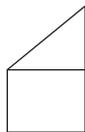
Cassie Bérard
La valeur de l'inconnue
La Mèche, 2019, 264 p.

Sébastien Dulude
Divisible par zéro
Le lézard amoureux, 2019,
85 p.

En 1959, C. P. Snow publie *The Two Cultures*, un pamphlet devenu fameux pour ce qu'il dénonce, soit le fossé qui sépare le continent des humanités de celui des sciences, ainsi que la relative absence de passerelles entre ces deux cultures parallèles. Soixante ans plus tard, il y a certainement encore beaucoup de travail à faire pour les réunir, mais le roman de Cassie Bérard, *La valeur de l'inconnue*, comme le recueil de poésie de Sébastien Dulude, *Divisible par zéro*, nous incitent à considérer autrement la communication entre ces deux mondes : au-delà du pont, de la passerelle, il y a l'intrication.

Fondements (le cœur)

Dès l'abord de *Divisible par zéro*, nous plongeons dans un univers mathématique, signalé par le titre et la composition graphique. Sur chaque double page, les vers laissent deviner une figure géométrique : un triangle repose sur un rectangle. Les cinq distiques logent à chacun des angles, droits ou aigus, de la figure.



La disposition des vers et, surtout, la répétition incessante de cette disposition imposent un rythme, une cadence : 2-3, 2-3, 2-3, nous suivons le tempo du poète, qui marche à l'amour sur l'avenue du Parc. De plus, des pages blanches divisent les cinq parties de ce recueil, cinq parties comme autant d'actes d'une tragédie annoncée dès le début, en cinq mots : « tout est mort entre nous ». Telle est donc la quête : relater une histoire d'amour à grands coups d'images poético-mathématiques, revivre la passion et les déboires, saisir le nœud de la rupture pour accepter l'absence :

tes petits tics de cils se tamisent
s'appliquent hors de moi, pollen mort

Ainsi le poète arrivera-t-il, peut-être, à mettre le point final à cette histoire ; car la poésie de Dulude se lit sans majuscule ni point, exception faite de l'épigraphe.

Dans *La valeur de l'inconnue*, la figure du triangle est omniprésente. Trois « segments » divisent le roman. Partout, intercalé entre certains paragraphes, un pictogramme triangulaire remplace les traditionnels astérisques pour marquer une rupture narrative, spatiale ou temporelle. Les personnages principaux, Édouard, le littéraire, Pénélope, la mathématicienne, Antoine, le psychanalyste, forment un trio improbable de cher-

cheurs dont l'ambition – l'obsession serait un terme plus juste – est de trouver la clé de voûte des mondes multiples (en gros, prouver l'existence d'univers parallèles identiques au nôtre mais dotés de leurs propres constantes fondamentales, comme l'espace-temps. Vous savez, le chat de Schrödinger vivant dans notre univers et, en même temps, mort dans un autre...). Le récit, mené par Édouard, met donc en scène des personnages si investis dans cette mission que la frontière entre la théorie et la pratique s'effrite. Une brèche les fait expérimenter précisément ce qu'ils sont en train de chercher.

Cette brèche a un nom, parce qu'il s'agit d'un personnage, désigné par une seule lettre, N. En notation mathématique, N représente l'ensemble des entiers naturels. Dans ce cas-ci, elle s'immisce dans le triangle de chercheurs à la manière du Visiteur de *Théorème*, le film de Pasolini. Elle les fractionnera tous les trois, d'une façon ou d'une autre : « en physique quantique, les électrons réagissent à l'observateur. On ne peut pas prévoir leur réaction. Ils se comportent de manière aléatoire en présence de la menace. Par cette impulsion, ils incarnent le conflit. N était l'observatrice : la menace ». Son arrivée comme son départ, aussi soudains l'une que l'autre, provoqueront des triangles amoureux, des trahisons insoupçonnées, de même que des avancées imprévues.

Complexité (complications)

« C'est une histoire simple au fond, avec une intrigue ordinaire [...] comportant des personnages on ne peut plus prévisibles », dit Édouard, le narrateur de *La valeur de l'inconnue*. Faux. Dans cette histoire, rien n'est simple, transparent, honnête. Dans les mondes parallèles est imbriquée la problématique du double (comme chez Dulude, d'ailleurs, l'alternance se fait entre duos et trios, 2-3, 2-3, 2-3), qui file dans toutes sortes de directions. Laura est une étudiante passionnée mais malade, qui travaille sur la correspondance de Maupassant, l'auteur du *Horla*. Dans cette nouvelle fameuse, le *Horla* est une créature invisible qui « prend possession » du narrateur. Celui-ci, peu à peu, sombre dans la folie et souffre, d'un point de vue externe et rationnel, d'un dédoublement de personnalité. On pardonnera l'anagramme facile (*Horla* / *Laura*) puisqu'elle fait figurer sur le plan langagier l'idée du dédoublement. En plus, tout porte à croire que ce personnage n'est qu'une pure invention d'Édouard... Édouard ment – il n'est que chargé de cours mais il accepte de diriger les recherches de Laura ; Antoine ment – grande réputation, réalisations discutables ; Pénélope ment – sa fragilité n'est qu'apparente. Les différents masques revêtus par les trois principaux personnages donnent une nouvelle dimension à la question du double : l'im-

posture, le faux-semblant, la simulation. Subtilement, on est ramené à soi : ne sommes-nous pas, toutes et tous, légèrement autre que ce que nous exposons à la face du monde ?

Qu'un seul narrateur vous mente, et tout est discrédité. La fiabilité d'Édouard est d'autant plus mise en doute par une lecture qui, d'avance, est malmenée par une structure romanesque complexe. Les titres des chapitres, comme « Ici, maintenant », « Les mathématiques de la symétrie miroir » ou « La valeur de N », se répètent dans un même segment et d'un segment à l'autre, mais le contenu des chapitres n'est ni répétitif ni suivi. La forme redouble le propos : nous nous prenons dans les rets des mondes parallèles, nous avançons lentement mais jamais sûrement, au gré des révélations fournies à petite dose par un narrateur parcimonieux comme Occam, dans l'espoir (saugrenu, sans doute) d'obtenir la clé de voûte tant désirée par le triangle de chercheurs.

Est-ce plus simple du côté de la poésie ? En surface, oui. La composition graphique angulaire du recueil de Sébastien Dulude offre quelque chose de rassurant, de prévisible. Or, cette même composition permet aussi à la lecture de suivre d'autres chemins que ceux qui lui sont traditionnellement ménagés (lire la page de gauche puis celle de droite, lire de haut en bas). On peut complexifier le processus de bien des manières : soit en traçant les arêtes entre chaque distique pour former la figure géométrique, soit en lisant successivement, page après page, le même coin de la figure, soit en reliant les strophes horizontalement. Puisque chaque double vers possède une certaine autonomie sémantique, ces parcours potentiels mettent en valeur la richesse du texte et alimentent sa signification grâce aux associations qui s'entrechoquent.

En profondeur, la mécanique si bien huilée de la poésie amoureuse de Dulude se détraque à mesure que le poète avance dans sa quête. D'ailleurs, y a-t-il plus compliqué qu'une passion qui a mal tourné ? Les histoires d'amour finissent mal, en général (merci, Les Rita Mitsouko). Les images sont violentes, « défamiliarisantes », dirait un formaliste russe, notamment à cause de ce va-et-vient entre la chair et la nature :

j'espérais de nouveau croire que je déglutirais à travers tes cuirs
mais une couleuvre choquée est une couleuvre étroite et froide

Peu à peu, la langue, meurtrie comme le poète, déraile : les mots sont coupés, recollés, la syntaxe, disloquée, mimant ainsi le tumulte de la relation amoureuse, minant aussi le fol espoir du poète d'un dénouement heureux :

peaumorte neigeombait dans les fissures, calfeutrait
mais de
[...]
à se te me
supprimer, perbutés

Ces jeux de langage, fondés sur quelques opérations mathématiques, comme la permutation, la soustraction ou l'addition de phonèmes, rendent compte de la complexité de l'histoire d'amour, de l'intensité de la déchirure et de la perte. La force du recueil se situe sans doute à ce point : la lecture devient compatissante, sensible, mais les sentiments ne sont jamais mobilisés par des tournures larmoyantes ou par des figures éculées servant simplement à générer du pathos.

Clinamen (erreur)

L'erreur est humaine, dit-on. Elle forme certainement le point nodal de la rencontre entre la subjectivité personnelle et l'objectivité mathématique (selon Épicure, le clinamen est un écart, une déviation, une déclinaison spontanée des atomes). Dulude et Bérard en font tous deux la pierre d'assise de leurs œuvres. Tous les personnages de *La valeur de l'inconnue* commettent des erreurs dont l'apparente insignifiance camoufle la gravité des conséquences. Édouard, « par erreur, appel[le] Antoine » ; Antoine reconstruit sa vie sur « une mécompréhension des signes, une erreur, une mauvaise lecture » ; Pénélope « cherch[e] à identifier une valeur précise sans laisser de place à l'erreur quand l'erreur est la seule donnée qui compte vraiment ». Cette dernière phrase est reproduite en quatrième de couverture, comme s'il s'agissait de mettre en évidence la seule donnée qui compte vraiment dans le roman, et de tracer ainsi une piste de lecture : chercher l'erreur, chercher le clinamen.

Divisez n'importe quel nombre par zéro et vous aboutirez toujours au même résultat : erreur. La raison est simple. Si vous voulez répartir un montant ou une chose X entre 0 personne, vous avez un problème. La répartition est impossible : on ne peut dire combien chacun reçoit vu qu'il n'y a aucun « chacun ». Tentez donc de partager l'amour entre deux personnes qui n'existent plus, un couple mort ; inévitablement, vous conclurez à l'erreur. C'est en tout cas le constat de Dulude, qui clôt la cinquième partie du recueil, dernier acte, par ce seul mot : « erreur ». *Rien* n'est divisible par zéro ; et cela, le poète le sait d'avance, annonçant dès l'épigraphie, telle une épitaphe, l'échec de son entreprise : « *De rien.* »

En ouvrant ces deux livres, j'avais un peu peur, j'avoue, de la caricature. Les exemples sont nombreux de *math fiction* qui tombent dans le cliché du savant fou ou dans la ronflante vulgarisation. Nous avons plutôt affaire à deux œuvres exigeantes qui vont à contre-courant de l'idée (reçue, manifestement) selon laquelle la zone du savoir scientifique et du calcul mathématique est franche, froide, abstraite. Cœur, langage et mathématiques sont ici habilement noués sur les plans de la représentation, de l'architexture et de la lecture. Au-delà du personnage que l'on « mathématise », dans ses actions et dans sa psyché, c'est toute la construction textuelle et le langage de la peine d'amour que les auteurs ont su réinventer grâce aux mathématiques. L